ACTES

DU

COMITÉ MÉDICAL

Des Bouches-du-Rhône.

N° 12. — Décembre 1851.

PREMIÈRE PARTIE.

EXTRAIT DES SÉANCES DU COMITÉ.

Séance du 29 Novembre 1851.

PRÉSIDENCE DE M. GIRAUD.

Le procès-verbal de la séance du 28 octobre est lu par M. le docteur P.-M. Roux, Secrétaire perpétuel, et adopté sans réclamation par le Comité.

La correspondance présente une lettre de M. le docteur

Les Actes du Comité paraissent une fois par mois, à des jours indéterminés. — L'abonnement est annuel, à partir de janvier, et payable d'avance; le prix en est de 4 fr. pour les membres du Comité et de 5 fr. pour les non adhérents.

Tous les envois doivent être adressés *franco*, à M. le Secrétaire perpétuel du Comité, rue des Petits-Pères, 15, à Marseille.

J.-N. Roux qui, pour répondre au vœu d'un médecin étranger au Comité, pense qu'il conviendrait de venir en aide à une accoucheuse d'un département éloigné, arrivée depuis peu à Marseille où elle désire s'établir, mais ayant besoin de quelques fonds pour réaliser son projet. Déjà, cette accoucheuse a reçu de l'argent de plusieurs médecins en particulier; ce qui a fait dire à M. J.-N. Roux qu'il est regrettable que les médecins qui ont adhéré au Comité, ne soient pas préservés des *importuns*.

Deux membres prennent successivement la parole, à l'occasion de cette lettre, pour faire remarquer que le Comité ne saurait empêcher les *importuns* (dans une ville où ils affluent de toutes parts) de frapper à la porte de tous les médecins, chirurgiens et pharmaciens; qu'il a été plusieurs fois lui-même témoin que des solliciteurs qu'il avait secourus, n'ont pas moins fait courir ensuite des listes de souscriptions en leur faveur; que, malgré son attention à ce que les secours ne fussent donnés par lui qu'avec discernement, il a été trompé par des personnes qui en ont obtenus, secondées qu'elles étaient par d'honorables confrères, mais lesquelles en étaient indignes sous divers rapports. Des exemples sont cités à l'appui de cette assertion.

M. Fouillot, Président de la commission de secours, est d'avis de fixer de nouveau l'attention du corps médical sur la décision prise dans une séance précédente (du 30 juillet. Voyez le nº 8 — août 1851, page 115) d'accorder des secours seulement aux médecins et pharmaciens adhérents, à moins que l'état de la caisse permette d'en accorder aussi à ceux qui n'appartiendraient point à l'association.

M. le Secrétaire perpétuel rappelle que cela a eu lieu plusieurs fois; que, notamment, sur la demande de M. le docteur Pirondi, fils, on a voté dans le temps la somme de vingt-francs à une sage-femme de passage à Marseille, se rendant en Algérie, et à laquelle cette somme était bien nécessaire.

D'après ces remarques, il est convenu de répondre à M. le docteur J.-N. Roux que ses recommandations, comme celles des autres membres, seront toujours prises en grande considération, autant que le Comité sera en mesure de le faire.

Conformément à ce qui fût décidé, dans sa séance particulière du 28 octobre dernier, concernant sa prochaine séance générale, le Comité fixe la tenue de cette séance, au 7 décembre 1851, et arrête qu'elle s'ouvrira à trois heures très-précises daus la grande salle des réunions de la Société nationale de médecine, rue des Beaux-Arts, n° 3. Il en arrête également l'ordre du jour, et cela de la manière suivante :

1° Discours d'ouverture, par M. le docteur Giraud, Président.

2° Exposé de l'état actuel du Comité, notamment de sa situation financière, par M. le docteur P.-M. Roux, de Marseille, Secrétaire perpétuel et Trésorier.

3° Renouvellement du Président, par voie du scrutin.

4° Nomination, par voie du sort, des commissions permanentes, pour l'année 1852.

5° Décision à prendre, quant au banquet ayant lieu, d'usage, après la séance générale annuelle.

Des dispositions sont prises ensuite au sujet de cette séance à laquelle seront invités par lettres ou par un article inséré dans les journaux de la cité, non seulement les membres de l'association, mais encore tous les médecins, chirurgiens et pharmaciens qui n'en font point encore partie.

Plus rien n'étant à l'ordre du jour, M. le Président lève la séance.

P.-M. ROUX.

DEUXIÈME PARTIE.

MÉMOIRES, NOTICES, RAPPORTS, ETC.

Lettres sur Marseille au point de vue hygiénique, etc.

4me LETTRE.

Influence du contact des étrangers. — Mœurs, caractères anciens et modernes des Marseillais; leur langue et leur idiome.

Dans toutes les villes maritimes, mais à Marseille plus que dans tout autre ville, on rencontre des gens de divers pays, de diverses races qui y séjournent plus ou moins de temps, et dont quelques-uns finissent toujours par s'y fixer; de ce passage, de cette union plus intime contractée avec les indigènes, devaient résulter, avec le temps, des modifications importantes dans les caractères physiques et physiologiques des premiers habitants.

Le sang phocéen, en effet, à ce contact continuel avec tant de peuples divers, a vu le type de sa race primitive s'affaiblir, se modifier et disparaître complétement comme ces monnaies dont la circulation use d'abord l'empreinte et finit par les effacer au point de ne pouvoir plus lire l'exergue ni reconnaître à l'effigie de quel Roi elles furent frappées, et il faut souvent toute l'érudition, toute la patience de l'antiquaire pour parvenir à déchiffrer leur inscription et leur millésime, afin de leur donner une date certaine.

Cuvier seul a pu, le premier, à l'aspect d'un débris animal, d'une dent incisive ou molaire, fossiles, refaire l'organisation et retrouver jusqu'aux mœurs de l'espèce perdue ; ici, pour retrouver des traces de la physionomie primitive de la race indigène comme de ses mœurs, nous n'avons pour nous guider, dans nos recherches, que des contrefaçons successives des premiers habitants.

Sans doute, les caractères physiologiques d'une race se transmettent de génération en génération, les races se perpétuent avec leur type primordial si les conditions leur sont favorables, mais ils s'effacent peu à peu et disparaissent enfin après des croisements plus ou moins fréquents si le milieu où ils sont nés vient à changer, est dénaturé par des alliances étrangères, et si par l'agriculture on modifie ou l'on change les produits du sol.

Sous ce triple rapport, la population marseillaise devait éprouver de grandes modifications et dans ses mœurs et dans son organisation physique, à cause de son mélange incessant avec les Gaulois, les Goths, les Sarrasins, les Normands et les Romains qui vinrent habiter Arles et qui, y apportant des constitutions toutes formées avec des usages et des habitudes contraires, étaient moins susceptibles de se transformer et d'adopter les mœurs phocéennes: Néanmoins, la population marseillaise, malgré cette influence d'un milieu changeant, a conservé, dans tous les temps, une physionomie qui lui était propre, tout en adoptant quelques-uns des usages des peuples du Levant avec lesquels ils avaient une physionomie originelle, commune ou analogue, sous des climats et des latitudes qui se ressemblent et se rapprochent sans jamais s'être confondus. L'on peut, en effet, retrouver encore chez le Marseillais, avec quelques restes du sang phocéen et maure, un peu de la pétulance et de la vivacité espagnole, avec un peu de cette tendance au repos et au *far niente* du lazarroni italien ; mais c'est exclusivement parmi le peuple, parmi les familles des pêcheurs et des portefaix qu'on peut apercevoir plus facilement les traces de cette filiation.

Les femmes du peuple y ont une charpente large qui n'est pas toujours sans grâce ni beauté, même sous le costume disgracieux qu'elles ont conservé: et chez quelques-unes, trop peu nombreuses sans doute, on peut retrouver encore cette régularité, cette finesse de traits des beautés grecques, ou des filles du désert, au nez aquilain et à figure ovale, qui se rapprochent par la pureté des lignes et le profil, des belles femmes de la Grèce et de l'Italie, avec leur taille élancée, leur physionomie expressive, tendre, encadrée par une chevelure noire, ornée des yeux noirs que relève la blancheur un peu mate de leur peau.

Parmi la bourgeoisie, partout où se trouvent l'aisance et une certaine éducation, ces caractères sont plus tranchés, plus saillants, et leur peau plus animée et plus riche en papilles nerveuses, laisse supposer chez elles plus de sensibilité d'ardeur et de vivacité, qualités et défauts qu'on aime à rencontrer ou qu'on redoute chez les femmes du Midi.

Généralement, cependant, les femmes du peuple, à Marseille, n'ont pas une figure distinguée; leur visage est souvent labouré de petite vérole, parfois aplati, avec des nez épatés ou trop proéminents, et chez les dames de la bourgeoisie comme chez les femmes du peuple, par l'effet du climat ou pour tout autre cause, les deux plus beaux ornements de la figure de la femme, la chevelure et les dents, tombent et se détériorent de bonne heure. Rarement elles ont une dentition complète; presque toujours elle est déformée ou corrodée par la carie. On attribue ici cette chute prématurée des cheveux, cette carie des dents à l'atmosphère maritime; ce ne sont là, nous le verrons plus tard, que des causes bien secondaires; les cosmétiques, à cause des ingrédients dont on les compose, n'y sont pas étrangers par le fait même de l'abus qu'on en fait.

Mais chez la plupart des femmes de la bourgeoisie, comme chez un grand nombre de la classe pauvre, on aime à retrouver un peu de cette aménité de langage qui naît chez toutes du désir de plaire; et ce caractère doux, cette urbanité vous

charment d'autant plus qu'ils étaient plus rares autrefois dans la Provence et le Midi parmi l'un et l'autre sexe.

Les mœurs simples ont disparu, dit-on, aujourd'hui des grands centres de population, et on y aime un peu trop le luxe, la toilette et le plaisir; néanmoins, les femmes ont conservé ici de la modestie et de la pudeur. Bonnes mères, aimantes et fidèles en général, dans toutes les classes, elles ne trouvent pas aussi souvent dans leurs maris cette réciprocité d'affection pour la mère de leurs enfants : Partout aujourd'hui les liens de famille se relâchent, l'ambition et les émotions du forum éloignant trop longtemps du foyer le père de famille et les jeunes gens. Sous ce rapport Marseille n'est pas plus blâmable que la plupart des grandes villes ; c'est la faute et le malheur de notre temps, de notre époque tourmentée par un avenir toujours incertain, et qui accorde un peu trop de place à l'égoïsme et à l'intérêt sordide et mesquin ; cependant, disons-le à la louange du sexe, à Marseille, comme dans les grandes villes, il y a aujourd'hui plus de naturel, de retenue, et moins de pruderie qu'autrefois parmi les dames du grand monde et de la bourgeoisie, qui aimaient jadis à profiter des agréments du vice tout en conservant les bénéfices de la vertu, sous le voile commode de l'hypocrisie, et d'une vertu conventionnelle, et aujourd'hui leur coquetterie et leur amour de la toilette peuvent paraître moins souvent chez elles un moyen de s'attirer des adorateurs qu'un pieux artifice pour retenir des maris inconstants.

Avec moins de motifs pour cacher leurs défauts, et plus de raisons pour faire valoir leurs bonnes qualités, les dames de nos jours, ne font ni tant parade de leur vertu, ni n'affichent autant de prétention à la beauté et à l'esprit ; qualités du reste qu'ici moins qu'ailleurs, elles pourraient avoir le sot orgueil de croire l'apanage exclusif d'une certaine caste, puisqu'elles se trouvent répandues dans tous les rangs de la société ; et si la prostitution à Marseille, comme port maritime, étale un peu plus qu'ailleurs peut-être ses faveurs frelatées, ce n'est pas seulement chez elle qu'elle recrute ces *divinités* ; c'est d'un

peu partout qu'on lui expédie les prêtresses de ce culte banal. Les villes maritimes sont les sentines où vont se déverser les enfants trouvés et ces pauvres filles du peuple déshonorées ou séduites fort souvent par les enfants du riche, qui bientôt abandonnées, délaissées par eux, sont destinées par la misère ou la naissance à la lubricité du premier venu.

Marseille, quand le reste de la Gaule était encore plongée dans la barbarie et l'ignorance, possédait déjà, dit l'histoire, des Hommes Illustres, des artistes distingués formés aux écoles grecques, et elle mérita, d'être appelée par Pline la maîtresse des études et par Cicéron l'Athènes des Gaules.

Alors les négociants n'étaient pas, comme le sont de nos jours la plupart d'entr'eux, de simples marchands, et le commerce qui vivifie tout de son souffle puissant, demandait de leur part le développement d'autres facultés.

Aujourd'hui le commerce simplifié, mis par les lumières du temps à la portée de presque toutes les intelligences, demande moins de savoir, de science que de crédit, de ruse et d'activité ; et, pour un grand nombre, il est descendu au niveau d'un trafic de courtier pour la validité des transactions.

L'étendue de son commerce et son heureuse situation qui l'ont toujours sauvée après ses désastres douloureux, ne purent pas cependant la préserver de décadence, avant même et longtemps après qu'elle se fût confondue dans l'unité de la France;et M. Charles Dupin crut pouvoir constater, il y a à peine 30 ans, que les Bouches-du-Rhône, dont Marseille est le chef-lieu, qui fut aux temps anciens à la tête de la civilisation, était un des départements les plus arriérés de la France, sous le rapport de l'instruction publique et des arts ; non que je veuille en conclure que les sciences, les lettres et les arts y sont tout à fait inconnus ou entièrement négligés, vous avez sur vos lèvres les noms des hommes distingués qu'elle possède et dont elle s'honore, nés dans son sein ou adoptés par elle après avoir aidé ou applaudi à leurs succès, mais depuis longtemps elle était déjà descendue de ce rang élevé, qu'elle occupa dans l'ancienne civilisation.

Cette décadence, cette abdication de son passé, fut-elle le résultat des pertes qu'elle essuya, des guerres nombreuses, soutenues pour sauver son indépendance menacée par des voisins puissants et jaloux de sa prospérité ? Nous le croirions sans peine. Si sa population a pu survivre aux nombreuses catastrophes, disons plus, aux nombreux fléaux supportés ou subis par elle, ses titres et son indépendance devaient y trouver leur tombeau, les sciences et les arts leur décadence. Sa conservation, son maintien comme ville maritime, elle l'a toujours due à sa position topographique et à la sécurité de son port ; son illustration lui est venue non des hommes célèbres qu'elle a vu naître ou surgir dans son sein, mais toujours de l'importance et de l'étendue de son commerce.

Les lettres et les arts n'y pouvaient fleurir sans l'indépendance, et sans ces franchises toujours contestées parce qu'elles étaient toujours convoitées par les Rois et les puissants seigneurs de son voisinage, qui, sous un prétexte ou sous un autre, savaient se créer des droits ou en supposer pour les détruire. Ces empiétements tous les jours plus grands sur son indépendance, devaient amoindrir à la longue, sinon éteindre tout-à-fait, les sciences et les arts de cette petite république, de cette municipalité exceptionnelle, qui, bien avant notre ère chrétienne, avait pris ses modèles et calqué ses lois sur celles des Grecs et des Romains.

Jalouse de son indépendance, rien ne lui coûta pour la défendre et la dégager des entreprises des Barbares, des Sarrasins, des Comtes et des Rois : mais affaiblie par des attaques fréquentes, souvent décimée par de terribles fléaux, elle devait tôt ou tard, vaincue par le nombre, tomber au pouvoir de ses puissants voisins, et, en tombant, perdre avec son indépendance, ses écoles et sa célébrité artistique et scientifique pour ne garder que le monopole du commerce, qui ne profita plus à Marseille seulement, mais à ceux qui l'avaient vaincue et soumise.

Autrefois, on peut le dire, les puissants de la terre

coûtaient cher aux peuples, et leur protection était onéreuse et souvent à charge. Marseille en fit la triste expérience, une fois qu'elle ne fut plus maîtresse de sa destinée, elle se vit forcée de racheter une partie de ses droits et de ses franchises extorqués par la ruse ou la violence, et pour la conservation desquels elle avait tant bataillé; et il fallut chaque fois en payer le rachat par des subsides et d'impôts, pour se les voir contester et arracher encore. Telle était alors la justice des grands. Ces guerres d'indépendance, ces fléaux rapides qui vinrent l'assaillir tant de fois et compromirent presque son existence, n'ont pas nui seulement à la valeur artistique de ses enfants, ils les firent dégénérer de leur valeur physique, en les détournant sans cesse des améliorations que pouvait nécessiter l'hygiène de leur ville. Les inconvénients d'une trop grande agglomération d'individus, dans un espace restreint, fermé, situé sur un port où aboutissaient toutes leurs immondices; dans une ville fermée, rempardée, hérissée de fortifications, de tours et entourées de fossés, ces causes particulières locales étaient toutes bien propres à y faciliter l'apparition des terribles épidémies qui la ravagèrent si souvent.

Les premiers habitants de Marseille, aventuriers venus à l'époque de la décadence des Grecs, se faisaient, quoique républicains, esclaves d'autres peuples, et se mirent à leur solde pour acquérir d'avantage, et des hommes qui s'étaient expatriés pour aller chercher fortune, ne devaient pas se montrer très sévères sur le choix du gite et sa salubrité, si, du reste, il possédait toutes les autres qualités convenables ou propices au but à atteindre. Le golfe au bord duquel est situé Marseille dut leur convenir. La baie était sûre; il était facile de s'y fortifier contre une surprise des Barbares, qu'ils venaient exploiter en leur apportant les bienfaits d'une civilisation plus avancée : le climat était doux, on dût croire à sa salubrité, ou plutôt, ce climat sain sous tous les rapports devint

insalubre par les mauvaises conditions, où ils placèrent plus tard leur demeure par la manière dont ils construisirent, au moyen-âge, l'enceinte de leur ville et par l'oubli qu'ils firent des règles de l'hygiène publique ou de la négligence qu'ils apportèrent dans leur hygiène privée.

Nés commerçants, souvent décimés par la peste ou d'autres fléaux contagieux, la peste ou le fléau passés, de nouveaux émigrants accouraient, les survivants qui avaient fui se hataient de revenir dans cette ville inclémente, mais hospitalière, d'y armer leurs navires, d'en construire de nouveaux pour parcourir les ports de l'Adriatique ou d'aller en Espagne chercher l'or et l'argent ou des métaux moins précieux mais non moins utiles, pour venir les revendre aux villes gauloises, dont aucune n'égala bientôt ni leur richesse ni leur puissance maritime.

Leur esprit toujours dirigé vers le commerce et toujours à la recherche des moyens propres à l'agrandir, ils se montraient peu soucieux de leur propre conservation. Laissant les rhéteurs s'occuper de sciences ou d'améliorations sociales spéculatives, ils fournissaient à Pythéas les moyens d'aller tenter de nouvelles découvertes dans le Nord pour de nouveaux débouchés à leur commerce; ils le payaient pour faire des leçons publiques sur la mesure de la terre, le climat, l'astronomie et la marine, tandis qu'ils envoyaient Euthymènes dans le Sud pour le même objet, afin d'accroître leur fortune et de multiplier leurs jouissances.

Mais l'abondance énerve et corrompt les hommes, a-t-on dit, et laborieux et sobres au début, une fois riches, on les trouve licencieux, efféminés, adonnés à tous les plaisirs, et la facilité de leurs mœurs fait naître ce proverbe parmi leurs voisins: *Massiliam naviges* : allez vivre à Marseille.

La beauté et la douceur de son climat, ce port ou plutôt alors cette baie si bien abritée où viennent aboutir et relâcher tous les vaisseaux du Levant, de l'Italie et de l'Espagne, avec leurs produits variés, font toujours oublier aux survivants l'insalubrité de la ville, les dangers futurs et les périls

passés. Rien ne peut les détacher de cette Capoue des Gaules, pas même la peste, qu'ils prennent pour un simple accident indépendant du sol et du milieu où se trouve placé leur ville, ou plutôt du milieu restreint sans air, ni lumière, qu'ils lui ont fait dans sa construction.

Ne trouvez-vous pas qu'il reste encore aujourd'hui parmi les Marseillais un peu de ce caractère aventureux de leurs ancêtres? Comme les anciens Phocéens, âpres au gain et ardents aux plaisirs, ils se jettent aussi volontiers dans les entreprises hasardées qu'ils recherchent avec empressement des distractions à leurs préoccupations commerciales, quand a sonné l'heure du repos.

Aussi prompts que leurs ancêtres à fuir l'épidémie meurtrière qui par trois fois est venu à des distances rapprochées s'appesantir sur leur ville, le fléau passé, ils se remettent avec la même ardeur au travail, et ils se livrent avec la même joie aux plaisirs sans regarder autour d'eux pour examiner, pour apercevoir les causes qui auraient pu provoquer ou aggraver ces calamités. Heureuse insouciance de l'homme ! Oubli précieux, sans doute, mais seulement quand il a trait à des maux sans remède, à des misères sans consolation !

Plus de vingt fois ravagée par la peste, après chaque secousse, après chaque domination éprouvée par la main de ces Barbares dont elle est devenue enfin la tributaire après en avoir été la pourvoyeuse et l'institutrice, Marseille chaque fois a vite réparé ses pertes et cicatrisé ses blessures.

Tombée successivement sous la domination des Césars, des Goths, des Visigoths, des Lombards qui détruisent et ébranlent son commerce et sa prospérité, devenue l'héritage des comtes de Provence, deux siècles plus tard (1228); sous Raymond Béranger, nous la trouvons en état de pouvoir racheter sa liberté menacée par Hugues de Beau, et, pour reconquérir cette antique et précieuse liberté si propice au commerce, qui depuis si longtemps sommeillait chez ses enfants, sans jamais pouvoir s'éteindre dans leur cœur, on y voit tout-à-coup les

femmes égaler les hommes en bravoure et vouloir endosser la cuirasse et le heaume pour suivre leurs maris aux remparts.

Et si plus tard, sous SAINT LOUIS, à l'invitation du Pape GRÉGOIRE IX, les Marseillais prennent part à l'expédition de la terre sainte et se croisèrent, ce fut, dit un auteur de l'histoire de Provence, moins peut-être par zèle pour la religion que pour le désir d'étendre leur commerce.

Vous le voyez, le peuple marseillais à aucune époque ne dément son origine; autrefois, comme aujourd'hui, le commerce domine tout, Dieu même n'y paraît venir qu'après lui, MERCURE et PLUTUS y comptent toujours des fidèles, quoique leurs autels aient été renversés par la religion du CHRIST.

Mais jetons un voile prudent sur le fort interne de chaque conscience; on trouverait trop souvent l'homme petit et vil, si l'on déchirait le voile du mobile de ses actions les moins repréhensibles, même de celles les plus dignes d'éloges; l'homme partout se ressent des faiblesses de son cœur, des égarements de son esprit: et ceux habitués à voir tout vendre, ont pu croire facilement qu'on peut tout acheter, tout se procurer au prix de l'or, même se rendre propices les faveurs d'un Dieu.

Les Marseillais ont la taille moyenne, le visage rond ou ovale, la barbe et les cheveux noirs et épais, la peau colorée et le teint généralement brun et un peu halé des habitants du Midi, leurs yeux sont noirs et expressifs, mais ils ont le regard hautain et dédaigneux, et leur tempérament est bilieux plutôt que sanguin ou lymphatique. Cependant, sous des apparences un peu rudes, des formes un peu heurtées, trouve-t-on assez souvent en eux, un caractère doux, affable, même indolent, si la passion ou l'appât du gain ne les excite à sortir de cette mansuétude que semblerait démentir leur son de voix, généralement élevé, et cette susceptibilité qui se choque facilement de la plaisanterie méridionale, ou gascone, s'ils doivent en faire l'objet.

Une fois animés par le plaisir ou l'intérêt, vous les voyez pleins d'ardeur et d'activité, mais cette ardeur et cette activité s'éteignent promptement, si le mobile cesse, et elles s'affaisseront d'elles-mêmes jusqu'à ce qu'un nouvel aiguillon vienne les remettre en jeu.

Le Marseillais est encore esclave un peu servile des coutumes de ses ancêtres, et il a gardé longtemps leurs préjugés; brusque dans ses paroles, sans être impoli dans ses manières, il se montre tenace dans ses convictions, et prend volontiers ses défauts de forme, pour de l'indépendance ou de la franchise; dévot ou superstitieux, un peu à la manière des Italiens et des Espagnols, il est comme eux un peu porté au fanatisme.

Sobre pour les liqueurs et les boissons fermentées, il aime et recherche plus la toilette et le luxe que la bonne chère. Cependant sa cuisine, quoique un peu trop épicée, n'est pas toujours sans prix, mais Carême et Brillard Savarin l'ont dédaignée et n'ont jamais écrit pour ses gourmets.

A imagination ardente, à passions vives, les Marseillais sont aptes aux travaux d'esprit, ai-je dit, mais ils leur préfèrent par calcul, ceux de l'industrie et la manie d'y jouer au riche y cause assez souvent des désastres. Ils aimeraient aussi la gloire et les combats s'ils pouvaient s'allier avec l'amour du gain et la sécurité du commerce maritime, et ils sont pacifiques par calcul, rusés par habitude, et un peu fourbes comme doit l'être tout négociant, avec toutes les apparences d'un caractère loyal et un penchant naturel à la franchise.

Ennemis en général des innovations, comme des révolutions qui puissent les déranger dans leurs spéculations ou compromettre leur bien-être, ils acceptent volontiers toutes celles où ils peuvent espérer quelque avantage immédiat ou qui leur font entrevoir l'espoir prochain de spéculations lucratives.

L'homme n'est-il pas partout le même? Mettez le juge dans sa propre cause, et voyez lui interpréter la loi.

Aussi, fortement attachés à leur ville, à leur antique cité,

aimant ce qui s'y fait ou ce qu'on y invente, se montrent-ils parfois un peu trop dédaigneux ou prévenus pour tout ce qui n'est pas dû au génie marseillais, ou pourrait faire concurrence à leur industrie: exaltés dans leurs opinions, ils ont peu de tolérance pour celles d'autrui et s'ils se laissent facilement entraîner par naturel à l'exagération dans les idées et dans leurs affections, dans leur haine comme dans leur amitié, et, s'ils vous accordent aisément un commencement de confiance, ils vous la retirent de même par tempérament et passent rapidement de l'amitié à l'indifférence, de l'indifférence, au mépris ou à la haine. L'esprit local, plutôt que l'esprit national, est fortifié et développé en eux par l'éducation de famille et par cet amour de la petite patrie, porté chez quelques-uns jusqu'au sublime du dévouement.

Calculateur et intéressé, comme tout commerçant, le Marseillais s'incline volontiers devant la puissance des écus et n'en reconnaît pas d'autre, car, à défaut à peu près de tout autre noblesse, il tient à l'aristocratie de la fortune et au prestige du succès.

Mobile et changeant comme eux, on ne vous demande pas ici d'où vous sortez, ni qui vous êtes, mais combien vous apportez, méprisé, ou méconnu tant que vous êtes en bas; il s'empresse de vous ouvrir la porte et de vous accueillir obséquieusement en proportion des degrés que vous avez gravis dans les sentiers scabreux de la fortune. L'aristocratie de nom et de race a jeté ici de bien faibles racines, et depuis longtemps elle se meurt de vétusté, mais l'aristocratie financière devait être en honneur dans une ville essentiellement commerçante, car les barons de la finance gouvernent aujourd'hui le monde; si Marseille est restée fidèle au culte de sa première divinité, pourquoi lui en faire un reproche? C'est par le commerce qu'elle s'est fondée, c'est par la finance seule qu'elle peut continuer et accroître sa prospérité.

E^ne^ Flavard.

TROISIÈME PARTIE.

VARIÉTÉS.

Annonces. — En décembre, on a vu d'abord le Comité médical des Bouches-du-Rhône, puis la Société nationale de médecine et enfin la Société de statistique de Marseille exposer publiquement leurs travaux. Nous rendrons compte, dans le n° de janvier, de ces solennités qui prouvent qu'à Marseille le feu sacré de la science et celui de l'esprit d'association, loin de s'éteindre, semblent s'être ravivés.

Prix proposé. — La Société nationale de médecine de Marseille propose pour sujet d'un prix de la valeur de 300 francs qui sera décerné, s'il y a lieu, dans la séance publique qu'elle doit tenir en 1853, la question suivante :

1° *De l'accouchement prématuré artificiel;*

2° *Dans quelles circonstances et à quelle époque de la gestation faut-il le pratiquer?*

3° *Quel est le meilleur moyen de le terminer?*

Les mémoires écrits en français ou en latin, devront être remis, dans les formes académiques, avant le 1er Septembre 1853.

Petite correspondance. — Quelques membres correspondants à qui nous avons adressé les premiers nos des Actes du Comité, nous ont écrit pour nous témoigner le désir de recevoir la suite de ce recueil, et nous ont promis l'envoi du montant de l'abonnement, dès qu'ils en auront connu les conditions. Nous prions ces adhérents, sinon de lire tout ce que nous avons dit à ce sujet, au commencement du premier n°, du moins de jeter un coup d'œil au bas de la première page de chaque n° où sont indiquées les conditions demandées.

Nous avons hâte, ayant fini l'année 1851, de remercier tous ceux qui, par leur souscription, ont concouru à la publication de nos actes pendant cette année. Nous espérons qu'ils s'empresseront de renouveler leur abonnement pour 1852.

P.-M. ROUX.